

# Au bord des ombres

Arnaud Tournier

Arnaud Tournier

Au bord des ombres

© Arnaud Tournier, 2019

ISBN numérique : 979-10-262-3428-9

librinova 

Courriel : [contact@librinova.com](mailto:contact@librinova.com)

Internet : [www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

# **INTRODUCTION**

Point final. Je m'appelle Hemingway. Mort il y a cinquante-trois ans, j'erre dans les rues de Paris rêvées. Émilie. Serveuse. Comédienne parmi les ombres. Je vais écrire son histoire.

# **LIVRE I – PARIS UN SOIR**

## I

C'était ainsi. Rien de plus, rien de moins. J'allais. Moi, Hemingway, ainsi surnommé par les gars du quartier. Honteux ? Sans doute. L'illustre auteur ? Ainsi, effacé. Moi Hemingway... J'irai.

En ce début du mois d'octobre deux mille quatorze au soleil couchant, le centre de Paris hésitait, moite d'un été indien qui durait, pressé du froid automnal qui s'abattait. Les terrasses découvertes des restaurants et des cafés débordaient, les badauds affluaient, les touristes photographiaient, mais tout un chacun ressentait l'été qui disparaissait. De la fenêtre de mon appartement, la lumière, les nuages bas et le vent qui s'engouffrait, le confirmaient. La fête allait de nouveau et bientôt s'abriter.

Face aux bourrasques, ma cigarette se consumait plus vite qu'à l'accoutumée. À peine quelques aspirations et je devais déjà l'écraser. Plaisir gâché. Comme la journée passée si monotone, rythmée des quelques obligations quotidiennes et marquée par l'absence du coup de fil tant espéré. Elle ne reviendrait pas. Partie, il y a quelques semaines sans mot, sans adieu, sans rien ni lien. Seule. Avec ses raisons. Non. Avec ses passions. Avec son souvenir. Avec moi. L'immense vide que je ressentais.

J'allais. Je faisais face. J'aimerais. Je descendrai ces quelques marches d'ici la rue. D'ici les pavés. D'ici Paris. Je t'aimerai. Fou. Et l'honneur. Quelque part me portera. Alors, une fois la porte de mon immeuble claquée, lorsque je fus retourné des directions innombrables envisagées, je souhaitais dîner. La faim et le doute me possédaient. Des huîtres. Oui, des huîtres. Paris est une fête. Comme il disait. J'approuvais. Comme si. J'irai.

Rue Jean-Jacques Rousseau. Une célèbre actrice, disait-on, habitait là. Belle, brune, amoureuse. Au bout de cette rue, une auberge, traditionnelle disait-on, je m'y poserai.

— Belons, par douze, s'il vous plaît, et un verre de Brouilly.

— Pas de blanc, Monsieur ?

— Non, vous avez raison, mais non, Brouilly. En pichet, s'il vous plaît.

La rue du Louvre paraissait et je rêvais. La vue était terne, sans intérêt mais Paris paraissait, Paris parlait Paris dirigeait. Va. Vis. Va. J'aimais. Ces huîtres. Fraîches. Sans citron, sans vinaigrette. Savourées. Ce frein, breton, délicat, dur, associé. J'attendais. Cette actrice passera. Elle m'aura. Je rêverai.

Mais ma soirée s'annonçait longue, ainsi fuyante et longue. Le bruit autour de la terrasse où j'étais installé, à la table de l'angle des rues engloutissant le flot continu de voitures rejoignant le tunnel sous les Halles, saoulait, comme le Brouilly frais et définitivement erroné que le serveur m'avait apporté. Je passerai ainsi quelques heures sous un parasol, une ou deux, seul et absent, le regard voguant entre la route envahie, les quelques bouleaux défeuillés plantés là sur le carrefour et la boucherie qui faisait face. Sa façade verte écarlate jurait avec le paysage gris et sali des alentours, et l'espoir qu'à cette heure je ressentais. Les lettres orangées de sa devanture unissaient le seul *spritz* de mon voisin de table, installé, lui aussi, à lamper silencieusement. Décor somme toute sinistre pour de si bonnes huîtres. Car seul ce vieil homme à la barbe et aux cheveux blancs, prestant au calme des sages, donnait une âme à ce lieu bousculé par chaque instant. Aucune de ses gorgées avalées ne déplaçait le regard fixe et noir qu'il posait sur le panneau d'interdiction de stationner érigé sur le trottoir opposé. Les passants pressés déjà partis s'expliquaient, et c'est Paris qui s'incarnait, que lui rappelait.

Je détournais néanmoins les yeux de peur de l'importuner, et me servais de nouveau un verre de vin. Virginie. J'y revenais. Elle manquait. Je pourrais éteindre mon téléphone portable. Elle manquera. Et cette soirée ne faisait que débiter. Sans ses yeux verts et sa tête ronde si souriante, sans ses cheveux blonds et ses joues remplies, sans la contradiction de sa légèreté et de ses angoisses, sans humour et sans poème. Sans elle. Le pichet de vin était vide et j'avalai ma dernière huître, avant de remonter, jusqu'au menton, la fermeture éclair de mon blouson. Le froid m'engourdissait sur cette terrasse non chauffée par des braséros. Le patron m'apporta l'addition.

Je quittai l'endroit et empruntai, au croisement de la rue Coquillère, la

rue du Louvre en direction des Grands Boulevards. La nuit était tombée et je marchais vers nulle part, ressentant Paris m'absorber à travers ses rues qui se rétrécissaient, sitôt dépassée la grande poste centrale : ce vaste édifice dont les colonnes massives et droites soutenaient le cadran d'une horloge d'un autre temps.

— Dernier train pour Brest ! Dernier train pour Brest !, répétait en hurlant un sans-abri, ivre et allongé dessous, tandis qu'il brandissait une bouteille de picrate fortement entamée.

Dernier salut au baron Haussmann, pensai-je, car j'avais traversé, et les petits pavés venaient de remplacer le bitume de la chaussée.

Je ne rentrerai pas ce soir. Je me savais insomniaque. Ou somnambule. Je cherchais où aller. Où veiller. Dans ce quartier du vieux Paris, les places des fêtes abondaient parmi les commerces fermés à cette heure du soir avancé. Leurs néons restés allumés éclairaient la rue autant que les réverbères publics et ne se distinguaient guère des lumières des restaurants et autres bars de nuit qui invitaient les promeneurs à une dernière étape jusqu'à l'aube. Il fallait choisir, entre les bougnats japonais et les bouchons branchés, entre les *pubs* créoles et les cabarets anglais, les bistrot typiques ou les discothèques historiques. On pouvait tout trouver. Sans vraiment réfléchir, je me dirigeai vers une brasserie aux allures de guinguette, lampions ronds et colorés sous un store en toile marron, couvrant une terrasse établie sur une estrade surplombant le trottoir. J'entrai et faisais face au bar qui suivait aussitôt. Le restaurant, bondé, était composé de deux salles. La principale, très éclairée et située sur la gauche en entrant, était décorée de vieux objets et mobiliers urbains, récupérés des installations de la ville. Promontoires d'arrêts d'autobus, fragments des stations du métropolitain, vieilles affiches venues des kiosques s'associaient aux tables en bois massif, ainsi qu'à leurs banquettes. Une bibliothèque rustique pleine de vrais ou faux livres, ceux-ci en carton, agençait le fond de la salle. Le charme du temps recyclé se produisait. La seconde pièce, accessible en passant par derrière le bar vers la droite, provenait sans doute d'une rénovation des lieux destiné à les agrandir. Elle était beaucoup plus austère et d'un moindre intérêt. Petit rectangle préfabriqué ayant poussé les murs

anciens, seule sa luminosité sombre et tamisée prétendait enchanter les quelques tables en plastique peu confortables qui s'y alignaient. Je choisisais de m'installer au bar et commandais un verre de bière à la pression. Le serveur le servit vite, sans attention particulière et sans racler la mousse avant qu'elle ne débordât. Il était pressé mais je n'y prêtai guère d'attention. Sinon un soupir. Le restaurant était d'une chaleur étouffante et cette chope me désaltèrerait. C'est un fond de fût..., pensai-je contrarié dès la première gorgée. Mauvais goût, mauvaise impression. Et puis, cette absence de musique. Les mélodies manquaient cruellement au brouhaha intense s'élevant des tablées. Je n'allais pas rester. Je terminai rapidement ma bière sans jamais reposer le verre sur le zinc, puis déposai la monnaie dans la soucoupe prévue à cet effet, avant de sortir sans dire un mot.

Il faisait froid et je basculais de nouveau dans la nuit. La rue était déserte. À peine aperçus-je deux silhouettes, ou trois peut-être, qui semblaient discuter auprès d'un porche quelques immeubles plus loin. Je n'irai pas dans leur direction. J'empruntais une petite ruelle débouchant directement face à la brasserie que je vins de quitter. Je ne savais pas où elle me mènerait. Cette route paraissait longue. Son dédale et sa pénombre en obscurcissaient la fin. Je marchais. J'avançais durant plusieurs minutes. À peine deux ou trois mètres séparaient les bâtisses anciennes et altérées, et toutes différentes, se faisant front de part et d'autre de cette voie sans trottoir. Aucun commerce ni rien d'ouvert. Pas un bruit. Sinon le ronflement continu des moteurs sur les boulevards lointains. Je marchais encore pendant plusieurs minutes. Le silence saisissait et me procurait de légères frayeurs. Puis, enfin, le bout. Au carrefour qui s'en suivait, je vis quelques lumières, lampes d'appartements et lampadaires de rues, éclairant la petite place en forme de triangle que j'atteignis, délimitée de barrières aux grosses chaînes et sur laquelle était posé un banc. Mais je doutais. Peut-être avais-je trouvé ce que je recherchais, car j'étais perdu.